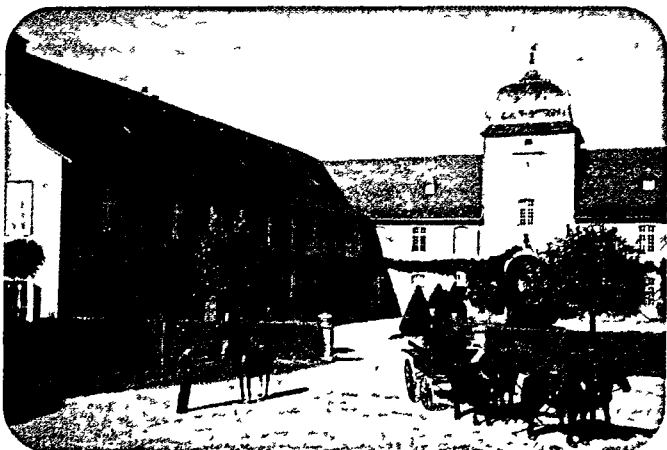


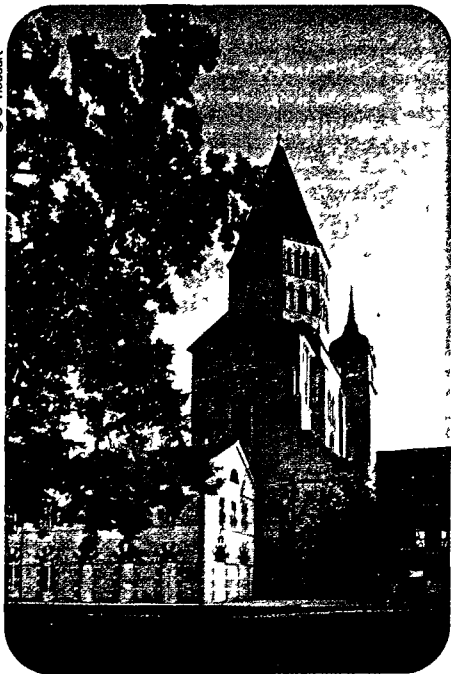
## Ces églises devenues écuries

La Chartreuse de **Rodez** livra son église pour y installer l'écurie N°1 et le bâtiment des hôtes pour les logements des officiers et le bureau du Haras impérial.



Le Haras national de Rodez est installé depuis 1809 au cœur de la ville dans un ancien couvent, dont la construction remonte aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

Quant au monastère **Bénédictin de Cluny**, plus vaste que Saint Pierre de Rome, les étalons y sont logés dans des boxes recouvrant les tombeaux des prieurs.



A la création du dépôt d'étalons de Cluny, en 1807 par Napoléon I<sup>er</sup>, il fut naturel de loger les premiers étalons dans les écuries Saint-Hugues rattachées à l'abbaye.

A **Montier-en-Der**, après avoir occupé l'abbaye de Saint Berchaire, le dépôt d'étalons fut reconstruit au même endroit avec les matériaux du monastère, à l'exception de l'église abbatiale devenue église paroissiale. Les pierres de taille furent retournées

et dorénavant les sculptures apparaissent à l'intérieur des locaux des bâtiments, notamment dans les greniers.

A **Ancey**, c'est le couvent des Dominicains qui accueille le haras. Le magasin à fourrages est installé dans l'église Saint Maurice, trois écuries de 15, 5 et 4 étalons au rez-de-chaussée du bâtiment des hôtes, le logement du Chef de dépôt au premier étage, ceux de l'agent comptable et des palefreniers au deuxième.

Sur le portail de la cour d'entrée de l'abbaye Notre Dame de **Saintes**, on lira « Caserne de l'Abbaye » et sur le portail d'entrée de son église « Ecurie pour 63 chevaux ».

Dans sa partie basse, entre le château et la Loire, la ville de **Blois** met à disposition le couvent des Carmélites. Les boxes aménagés dans les arcades du cloître accueilleront, en 1880 après la construction du nouveau haras à l'extérieur de la ville, les chevaux de la gendarmerie qui, aujourd'hui, l'occupe toujours mais avec ses automobiles.

Au fil des siècles qui suivront, Langonnet déménagera à **Hennebont** sur le site de l'ancienne abbaye Cistercienne Notre Dame de Joye, devenue propriété privée après la révolution et dont seul le logis des abbesses survivra après son aménagement en « château ». Ses salons seront transformés en écuries pour y loger les étalons, après achat du domaine par les Haras nationaux en 1920.

En 1860, les échanges de parcelles entre le village du **Pin** et le Haras impérial pour reconstruire et déménager les bâtiments communaux (église, école, presbytère, mairie, auberge, boulangerie, ...) en bordure de la route nationale, entraîneront la désaffectation de l'ancienne église paroissiale aménagée en une écurie d'une dizaine de stalles, la réserve à grain et la sellerie étant basées dans la sacristie.



L'église du Vieux Pin, côté sud

A l'automne 2009, Bartabas a produit un spectacle équestre dans l'église abbatiale Saint Ouen de **Rouen**.

Tanneguy de Sainte Marie

## 2010 Année franco-russe

**O**fficiellement consacrée « franco-russe », l'année 2010 a donné lieu à toutes sortes de manifestations - spectacles, concerts, expositions, colloques et autres cérémonies - destinées à mettre en évidence l'ancienneté et la solidité des liens qui unissent les deux pays. Aucun secteur n'a échappé à ces congratulations.

Aucun, sauf un.

Un secteur dans lequel, pourtant, la Russie et la France peuvent se glorifier d'avoir eu, en tout temps, de nombreux échanges ; un secteur dans lequel ces deux grandes nations équestres ont de nombreux souvenirs en commun ; un secteur riche d'influences mutuelles, et d'admiration réciproque. Je veux parler de l'équitation : du cheval, de son élevage et de ses utilisations.

Seules exceptions, à ma connaissance : la création par Sophie Bienaimé d'un spectacle d'inspiration russe sous la voûte centrale des Grandes Ecuries de Chantilly, et l'organisation, au Haras du Pin, d'une triple exposition. Exposition de quelques spécimens de chevaux de races russes ; exposition d'un reportage photo de Thierry Prat sur la Russie chevaline ; exposition, enfin et surtout, d'une belle collection des œuvres du plus franco-russe des sculpteurs animaliers du XIX<sup>e</sup> siècle, Evgueni (Eugène) Lanceray (voir encadré).

7122

S'il y a un lieu où il aurait convenu, plus qu'ailleurs, de célébrer l'entente cordiale franco-russe autour du cheval, c'est bien Saint-Petersbourg. C'est à Saint-Petersbourg, en effet, que le grand duc Nicolas Nicolaïevitch convia, en 1898, un célèbre écuyer français (français, bien que d'origine anglaise), James Fillis, pour en faire l'écuyer-en-chef de l'École de Cavalerie impériale - poste qu'il occupa jusqu'en 1910. Il y a tout juste - notons la coïncidence - un siècle !

James Fillis avait eu pour maître un certain François Caron, qui avait été lui-même l'élève de François Baucher, l'homme qui révolutionna l'art du dressage. Miracle de la transmission : longtemps après le départ de Fillis, les champions soviétiques Filatov ou Petouchkova, par exemple, se réclamaient encore de son enseignement !

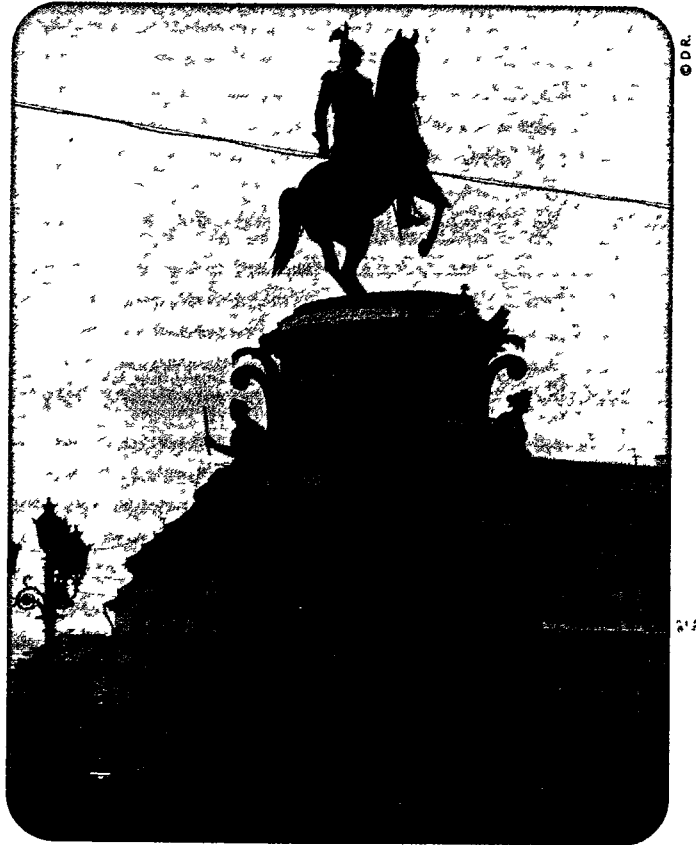
Il est tentant de comparer ce genre de filiation avec celle, beaucoup plus célèbre, qu'on a pu observer dans un domaine d'ailleurs assez voisin de la haute école - la chorégraphie - et d'oser un parallèle entre James Fillis (1834-1913) et Marius Petipa (1818-1910).

Un demi-siècle avant Fillis, en effet, Petipa fut invité lui aussi à Saint-Petersbourg. Dix ans après son arrivée, il y fut nommé professeur à l'École Impériale de Danse, puis maître de ballet au Théâtre impérial (1859), où il imposa la tradition de l'école française tout en l'adaptant au tempérament slave - ce qui donna naissance à la fameuse école russe, que Diaghilev, plus tard, fera triompher à Paris. Notons encore une coïncidence : 2010, année franco-russe, est aussi celle du centenaire de la mort de Marius Petipa (... et celle du soixantième anniversaire de la mort de Nijinski !).

Si les Opéras et Ballets des deux pays ont naturellement célébré de cent manières, au cours de l'année, cette osmose chorégraphique, rien n'a été organisé, hélas, pour glorifier son équivalent équestre. Il aurait été de bon goût, par exemple, de faire venir à Saint-Petersbourg pour quelques représentations l'Académie du Spectacle Equestre de Versailles, créée en 2003 par le maître de ballets équestres Bartabas - et de communier ainsi ensemble dans l'amour de la belle équitation classique.

### Pour une académie équestre à Saint-Petersbourg...

Saint-Petersbourg est une ville bâtie pour le cheval, conçue pour abriter d'innombrables régiments de cavalerie. Seule survivance de cette époque ancienne : l'abondance des statues... équestres des grands empereurs, à l'exemple des trois photos illustrant cet article.



Alexandre III vu par P.P. Troubetskoï

A propos d'Académie, j'avais lancé l'idée, en février 2002, de la création, au cœur même de Saint-Petersbourg, d'une institution de ce genre. A l'époque, nul ne s'intéressa à ma suggestion.



Pierre Le Grand vu par B.C. Rastrelli

Le moment est peut-être venu de l'envisager sérieusement ?

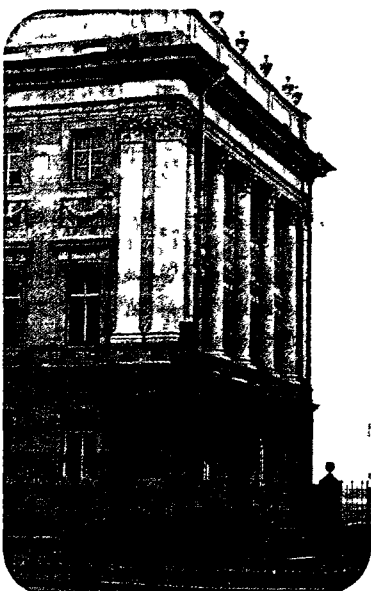
On le sait : un des principaux attraits de la capitale de l'Autriche, en dehors de son architecture baroque et de ses nombreuses salles de musique est, indiscutablement, sa fameuse Ecole Espagnole d'équitation, dans laquelle des écuyers en

uniforme font danser leurs chevaux lipizzans selon une chorégraphie immuable depuis trois siècles.

Alors que Saint-Petersbourg a largement dépassé ses trois siècles d'existence, une réflexion s'impose : cette ville, qui fut la capitale de l'Empire Russe, à une époque où le cheval était l'animal-roi, ne pourrait-elle lui rendre un hommage aujourd'hui ?

De nombreux exemples à l'étranger prouvent qu'une institution vouée au culte du cheval et de l'équitation remporte toujours un succès populaire durable. Outre l'Ecole Espagnole de Vienne, citons le Manège Royal de Jerez, en Espagne, l'Académie de Lisbonne, au Portugal, ou, en France, le Cadre Noir de Saumur.

A Saint-Petersbourg, ville conçue pour abriter d'innombrables quartiers de cavalerie, il ne serait pas difficile de trouver un lieu adapté à une institution de ce genre. Pourquoi pas l'actuel Stade d'Hiver (Zimnii Stadion), idéalement situé au centre ville, à deux pas de la Perspective Nevski, du Musée Russe et de l'Hôtel Europe ? Cet ancien manège est assez vaste pour permettre l'évolution des chevaux et accueillir un grand nombre de spectateurs. Il dispose en outre, juste en face, d'un bâtiment symétrique qui abritait autrefois des écuries et pourrait être réhabilité dans cet usage.



Nicolas Ier vu par P. Klodt

Comme à Vienne, à Jerez, à Lisbonne, à Saumur, ou à Versailles, le public pourrait non seulement assister à des spectacles, mais aux répétitions, au travail quotidien des écuyers et des chevaux. Il pourrait visiter les écuries, la sellerie, voire un musée qui trouverait facilement sa place dans ces magnifiques locaux, rappelant au visiteur les grandes heures de cavalerie russe. On pourrait également y exposer les innombrables chefs d'œuvre d'artistes comme Svertchkov, Kovalevski, Lanceray (et

autres) entassés dans les réserves de l'Ermitage dont ils ne sortent, hélas, jamais !

Cette institution se distinguerait de toutes les autres en proposant une évocation spécifiquement russe de l'équitation, et un hommage aux races locales : les orlov-rostopchine (selle-russe), les dontchaks, les kabardines, les akhal-tékés et, même si ces races sont de création plus tardive (époque soviétique), les terskis et boudionnis...

Le prestigieux établissement pourrait s'intituler « Académie des Arts Equestres », en utilisant à dessein le pluriel, car l'usage du cheval par les Russes a été pluriel. C'est précisément cette diversité que l'Académie de Saint-Petersbourg pourrait évoquer : la haute-école, dans la tradition de James Fillis ; la cavalerie militaire, qui pourrait donner, en grands uniformes d'époque, des spectacles de carrousel ; et la djighitovka (ou voltige cosaque), enfin, qui apporterait une note joyeuse et très spectaculaire à cette institution qui, bien qu'académique, ne devrait pas sombrer dans la routine et l'ennui.

### Des cosaques sur les Champs-Élysées

L'évocation de l'équitation cosaque m'amène à déplorer encore une autre insuffisance dans la célébration des relations franco-russes. Parmi les nombreuses occasions ratées de cette année 2010, il en est une qui, heureusement, pourra bénéficier d'une session de rattrapage en 2014 à l'occasion du bicentenaire de l'événement : l'installation d'un campement cosaque sur les Champs-Élysées.

Si les Champs-Élysées sont bien « la plus belle avenue du monde », les cosaques ont été, aux dires même de leurs victimes, « les meilleurs cavaliers du monde ». La Grande Armée napoléonienne en a fait l'amère expérience. Aussi, l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>, lorsqu'il entra, enfin vainqueur de l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup>, dans Paris, à la tête des Coalisés, le 31 mars 1814, était-il escorté d'une nombreuse cavalerie cosaque. Cette dernière prit ses quartiers sur la célèbre avenue, y établissant un campement pittoresque qui devint, pour les Parisiens (et surtout les Parisiennes) une véritable attraction : il ne serait pas difficile d'en reconstituer aujourd'hui l'ambiance, en s'inspirant, par exemple, des nombreuses aquarelles réalisées d'après nature par l'artiste letton Sauerweid, recruté comme « reporter » par Alexandre pour immortaliser son entrée dans Paris et la défaite « définitive » (croyait-il alors) de Napoléon.

### Une dernière demeure pour les chevaux des altesses impériales

La monture utilisée par l'empereur de Russie ce jour-là était un élégant cheval gris, appelé L'Ami qui, ramené à Saint-Petersbourg, survécut à son maître. Lorsque Nicolas succéda, dans les pénibles conditions que l'on connaît, à son frère Alexandre, en décembre 1825, il hérita d'une situation politique et sociale très difficile. Pourtant, rien ne lui parut plus urgent à régler que d'assurer au vieux cheval de son frère une retraite confortable. Une des toutes premières décisions du nouvel empereur fut l'édification, au fond du parc de Tsarskoye Selo, non loin de Saint-Petersbourg, d'une jolie petite bâtisse dans laquelle L'Ami pourrait couler une vieillesse paisible.

Dans cette charmante écurie, baptisée Hôtel des Chevaux Invalides, L'Ami vécut ainsi encore quelques années. Il s'éteignit, de sa belle mort, en 1831, dix sept ans après son entrée triomphale dans Paris. Nicolas I<sup>er</sup> prit alors une décision stupéfiante. Il ordonna son enterrement.

Les ordres de celui qu'on a appelé Nicolas le Bastonneur, ou l'Empereur de fer, ne se discutaient pas : on enterra donc L'Ami, sur place, à l'ombre des écuries où il avait passé les dernières années de sa vie. Ce fut le début d'une tradition qui se perpétua jusqu'en octobre 1917 : la plupart des montures utilisées par leurs altesses les membres de la famille impériale furent elles aussi enterrées là, à côté de L'Ami, dans un strict alignement, tel que Nicolas I<sup>er</sup>, fasciné par l'ordre et la rigueur, en raffolait. Plus de cent chevaux furent ainsi inhumés à Tsarskoye Selo, constituant le plus grand cimetière équin du monde, la plus vaste nécropole du genre.

Puis vinrent la révolution, les guerres, les dévastations. L'endroit fut sinon pillé, du moins abandonné. Lorsqu'à la fin de l'ère soviétique, aux premiers frémissements de la perestroïka, j'eus le bonheur de « redécouvrir » ce site, il était en piteux état : une sorte de dépotoir.

C'est alors que j'entrai en contact avec celui qui allait devenir mon ami, le directeur de l'Ensemble des Parcs et Palais de Tsarskoye Selo, Ivan Saoutov. Je tentai de le convaincre de sauvegarder ces lieux abandonnés, de restaurer l'Hôtel des Chevaux Invalides, de réhabiliter cet ensemble unique au monde. Avec l'aide d'amis aussi fous que moi, je parvins à collecter quelques fonds pour aider au démarrage des travaux, lancer la restauration.

Ivan Saoutov, hélas, n'est plus de ce monde, mais c'est heureusement son épouse, Olga Taratinova, qui lui a succédé à la tête de l'ensemble domanial, bien décidée à poursuivre l'œuvre entreprise par son mari.

Beaucoup reste à faire, mais lorsque les travaux s'achèveront enfin, peut-être se souviendra-t-on que la résurrection de ces lieux aura été due à une amitié franco-russe, communiant dans l'amour du cheval ?

**Jean-Louis Gouraud**

**Ecrivain, éditeur et directeur de collections spécialisées aux éditions du Rocher, Actes Sud et Favre**

### Exposition « Lanceray, le sculpteur russe du cheval » au Haras national du Pin.

Petit-fils d'un officier français qui s'installa en Russie suite aux guerres napoléoniennes, Eugène Alexandrovitch Lanceray (1848-1886), est un grand sculpteur russe, moins connu que son homologue russe peintre Répine. Lanceray a pourtant fortement influencé la sculpture animalière, surtout au niveau de la représentation des chevaux puisque Frederic Remington, peintre et sculpteur américain, réputé pour ses représentations de chevaux, acheta le bronze de Lanceray « Fourrageur cosaque faisant une halte » probablement lors de son séjour à Saint-Petersbourg.

Lanceray exposa deux fois à Paris lors du salon de 1876 et de l'Exposition Universelle de 1878. Excellent cavalier, Lanceray n'en demeure pas moins un des symboles d'un style russe proprement national ; le reflet d'une Russie rurale.

Grâce au soutien des collectionneurs privés français et britanniques, du Musée du régiment cosaque de la garde impériale et du Musée de l'Ordre de la Libération de Paris, l'association Haras du Pin Tourisme, en partenariat avec le haras national du Pin, réunit une vingtaine de sculptures de chevaux de Lanceray. Cette exposition a été retenue dans la programmation de l'« Année France-Russie 2010 ».

Décoratives, finement travaillées, avec un seul sujet ou avec un groupe de sujets, ces sculptures expriment l'exactitude et l'excellence du travail de Lanceray. Citons le « Fauconnier du tsar » chevaleresque, les différentes versions de « L'adieu du cosaque » : amoureux au revoir donné au cosaque, et enfin « Trois fourrageurs cosaques » réunissant trois cosaques faisant boire leurs chevaux après avoir traversé le Danube.

Ces sculptures sont exposées depuis le 3 juin 2010 dans l'espace d'exposition temporaire du parcours-découverte de l'écurie n°1 (petit catalogue de l'exposition en vente à 9 € TTC). Y sont valorisées également des photographies de Thierry Prat, de chevaux russes prises en Russie montrant la permanence des chevaux au XXI<sup>ème</sup> siècle en Russie. D'autre part, des chevaux de races russes (Akhal-Téké, Tersky...) sont présents dans les écuries du Haras national du Pin jusqu'au 30 septembre 2010.

**Muriel Meneux**



Les Adieux du Cosaque - 2, bronze, collection particulière, E.A. Lanceray, 1878

Renseignements au 02 33 36 68 68, [harasdupintourisme@orange.fr](mailto:harasdupintourisme@orange.fr) et [www.haras-national-du-pin.com](http://www.haras-national-du-pin.com)